

LES ÉDITIONS DU HAMSTER

JEAN-LUC ITHIÉ

**UN TOUT PETIT
GRAIN DE SABLE**



Paru aux Éditions du Hamster :

La poudre aux yeux

Jean-Luc Ithié

UN TOUT PETIT GRAIN DE SABLE

Édition revue et corrigée par l'auteur



LES ÉDITIONS DU HAMSTER

Photomontage de couverture :
© Jean-Luc Ithié

© Les Éditions du Hamster, Ottrott, 2019
ISBN 978-2-9550675-7-4

À Chloé et Alixe,

Prologue.

Les derniers rayons de soleil ont disparu derrière les sombres collines boisées. Tout est silencieux. Il n'a pas froid, bien qu'il soit allongé dans la neige, simplement vêtu de son pyjama. La peur et l'angoisse l'ont totalement abandonné. Tout lui semble extrêmement lointain. Il se demande s'il a vraiment vécu tous ces événements. Sa mémoire se trouble, la fatigue le terrasse. L'étrange impression de planer dans les airs envahit tout son être. Ses muscles se détendent et les extrémités de ses membres perdent progressivement leur sensibilité. Son corps tout entier se détache, porté par un nuage de coton. Ses paupières s'alourdissent. Il ouvre les yeux dans un ultime effort et devine, au-dessus de lui, le mince filet de ciel étoilé, bordé par la cime noire des immenses sapins de cette forêt qu'il connaît si bien. Il pousse un dernier soupir puis sombre définitivement dans la nuit glacée de l'hiver...

20 octobre 1944.

Au milieu de la nuit.

— Taisez-vous et couchez-vous ! commande Lebrac en levant le poing.

Les hommes se répartissent de part et d'autre du chemin forestier, dans les fossés ou derrière les souches.

— Qu'est-ce qu'il y a, chef ? demande François.

— Regarde le chemin ! Dans moins d'une minute ils seront là.

La nuit est sombre et sans lune. Le souffle du vent caresse les feuilles des arbres. Un hennissement perce le silence.

Le groupe de résistants retient son souffle.

Les claquements de bottes et de sabots se rapprochent. Les premières silhouettes suivies par deux charrettes tirées par des chevaux apparaissent dans le virage à cinquante mètres de là.

Le commandant Lebrac lève le bras.

Au signal, les détonations et les éclairs des balles déchirent la nuit. Bien que pris par surprise, les Allemands ripostent avec justesse. Au bout de dix minutes d'un combat acharné, le silence des ténèbres retombe sur un nuage de fumée et une abominable odeur de poudre.

— On les a eus, chef ! s'exclame François. Chef vous m'entendez ?

Il tend le bras et touche l'épaule de Lebrac.

— Vous êtes blessé ? dit-il en le retournant.

Un filet de sang s'écoule d'un petit trou au milieu de son front. La vie a définitivement quitté ses yeux.

— Les gars ! panique François. Le commandant s'est fait flinguer par les boches.

— Est-ce que j'suis mort ? sanglote une voix à quelques mètres de là.

— C'est toi Mougel ? Il y a du monde avec toi ?

— Non, je suis tout seul ! Je crois que je me suis pissé dessus, nom d'un chien ! bredouille le gamin d'à peine quatorze ans.

— Bouge pas je te rejoins !

François rampe prudemment jusqu'à l'arbre où Mougel est adossé.

— Qui va là ! hurle-t-il soudain en pointant son arme en direction des buissons.

— Tire pas, François ! C'est Perret, je suis avec Bronsky, il est blessé à la cuisse mais c'est pas trop grave.

— OK ! Faites gaffe aux Allemands.

— Ils sont tous morts par ici et chez vous ?

— Ça bouge plus beaucoup.

Les quatre hommes se rejoignent sur le chemin de terre et constatent le carnage. Même les chevaux ont été massacrés. Après une inspection attentive, il paraît évident qu'ils sont les seuls survivants.

— Les Allemands ont bien quitté le château de Bellecourt hier dans l'après-midi, non ? demande François.

— Ouais et ils ont tout fait pour qu'on le sache ! s'esclaffe Bronsky avant de se crispier de douleur.

— Mais alors qu'est-ce qu'ils foutaient là, ceux-là, en pleine nuit ?

— En tous cas, ils étaient beaucoup trop discrets pour être honnêtes, rajoute Perret.

— On pourrait peut-être jeter un œil sur leur cargaison, lance Mougel.

Les hommes se dirigent vers les charrettes. D'un coup de pied brutal, François pousse à terre le corps d'un officier allemand puis arrache la bâche sur laquelle il gisait. Au total, les deux chariots comptent quatre grosses caisses de bois.

Utilisant le canon d'un fusil comme pied-de-biche, il fait sauter un premier couvercle. Ébahis devant le contenu, les quatre hommes se précipitent pour ouvrir les autres caisses.

— La vache, j'ai jamais vu un truc pareil ! dit Perret.

— Il faudrait avertir les autorités, ajoute Bronsky.

— Hé ! Du calme les gars. On n'a plus de chef et nous ne sommes que tous les quatre, intervient François. La question est de savoir si vous êtes capables de tenir votre langue.

Doigt crispé sur la détente de son arme, il fixe les trois hommes, tour à tour, dans le blanc des yeux.

— Alors ? interroge-t-il.

— C'est bon pour moi, dit Perret, je dirai rien.

— Pareil pour moi, dit Bronsky.

François se retourne alors vers le jeune Mougel qui ne peut plus lever son regard du contenu de la première caisse.

— Et pour toi, petit ? demande François.

— Oh bon Dieu, c'est incroyable ce truc ! Bien sûr que j'en suis ! glousse le gamin à moitié hystérique.

— Bon, très bien, alors écoutez-moi, je vais vous dire très exactement ce que nous allons faire...

17 janvier 1995.

En fin d'après-midi.

Hyperactif notoire, monsieur Verbeeck passe la majorité de son temps libre à bricoler ou à arpenter les allées de son jardin, une bêche ou un râteau entre les mains.

Mais en cette fin de samedi après-midi, après avoir fait plusieurs fois le tour de la bâtisse à la recherche d'une improbable réparation, force est de constater qu'il n'y a rien à revisser, clouer, coller, huiler ou poncer.

Au hasard de ses déambulations, il finit par échouer au milieu du salon. À sa droite, les bûches se consomment tranquillement dans l'âtre de la cheminée. À sa gauche, dans la cuisine, son épouse prépare le repas du soir.

— Tu as besoin de moi, chérie ? demande-t-il en désespoir de cause.

— Non merci, tout va bien, j'ai presque fini. Tu peux te reposer.

De guerre lasse, il s'avance vers la télé, prend la télécommande et zappe sur la chaîne d'informations avant de s'effondrer dans le canapé.

— Cool ! Faut pas te gêner surtout ! grogne son fils Théo, vautre à l'autre bout.

— Non mais franchement, t'en as pas marre de regarder des feuilletons aussi débiles ?

— Feuilletons ! C'est quoi ce mot ? On n'est plus au moyen-âge. Ça s'appelle une série !

— Feuilletons, séries, on s'en fiche. Regarde les infos

avec moi, c'est bon pour ta culture générale.

Derrière le petit écran, le journaliste déroule le fait-divers marquant de la journée.

Un accident aussi étrange que rare s'est produit cette nuit dans le massif vosgien. Pour une raison encore indéterminée, une montgolfière s'est écrasée près du village de Belmont. Le pilote n'a pas survécu...

— C'est triste, commente Théo, mais qu'est-ce qu'il foutait dehors par un froid pareil et en pleine nuit ?

N'ayant pour réponse qu'un léger ronflement, il se désole de constater que son père dort à poings fermés.

— Et ben voilà ! Bonjour la culture ! Et toi, qu'est-ce que t'en penses ? demande-t-il à sa sœur Chloé.

Allongée sur le tapis devant la cheminée, la jeune fille, plongée dans la lecture d'un roman policier, ne prête aucune attention à la question de son jumeau.

— OK ! Je me tais, oubliez ma question. Et tant que vous y êtes, oubliez-moi aussi !

Il est à peine 16 heures 30 et déjà la nuit tombe. Une épaisse couche de neige recouvre la campagne environnante. En quelques minutes, le paysage a pris une couleur bleutée. Les arbres ne sont plus que de sombres silhouettes aux contours inquiétants. Le givre qui colle aux fenêtres laisse présager une nuit glacée. Seuls, quelques réverbères isolés diffusent leur pâle lueur orangée.

Le téléphone sonne.

Monsieur Verbeeck tend le bras et décroche.

— Allô ! demande-t-il d'une voix pâteuse.

— C'est moi, Georgette !

— Bonsoir, belle-maman, comment allez-vous ?

— Oh ! Ne m'en parle pas, c'est un drame. Il se passe

de drôles de choses ici, tu sais.

— Vous avez des problèmes ?

— Pas chez nous ! Mais chez le voisin !

— Que se passe-t-il ?

— Nous n'arrivons toujours pas à le croire, mais le Bernard Lenoir s'est volatilisé... Il a disparu ! Personne ne sait où il est passé depuis hier soir, même pas sa fille Yolande ! Comme ça fait moins de quarante-huit heures, les gendarmes ne veulent pas s'en occuper. Pour eux, c'est peut-être une fugue. Tu parles ! Imaginer une chose pareille à son âge !

— Il avait peut-être prévu de se déplacer et a oublié de vous le dire.

— Penses-tu ! Marcel l'a encore aidé, hier matin, pour finir de dégager le chemin. Quand il y est retourné en fin d'après-midi, pour voir s'il avait encore besoin de quelque chose, Bernard lui a répondu qu'il allait dîner d'une bonne soupe chaude et se mettre au lit tôt. Puis ils ont plaisanté sur l'inutilité de leur travail du matin, puisque la météo prévoyait de nouvelles chutes de neige. Lorsqu'ils ont été interrompus par le téléphone, Marcel est revenu à la maison. Mais il n'y a pas que ça, je finirai de vous raconter le reste demain, de vive voix. J'espère que les gendarmes viendront, cette fois. Le pauvre petit vieux, quand j'y pense ! Dieu seul sait où il est !

— À demain, Georgette, essayez de vous reposer, fait le gendre avant de raccrocher.

Le lendemain...

Les Boissonnet, beaux-parents de monsieur Verbeeck, habitent à la périphérie de Dampierre, un petit village des Vosges, sur la route de la ferme auberge du Grand Tétras. Midi vient de sonner.

En entendant le bruit de la voiture, les grands-parents sortent sur le pas de la porte pour les accueillir. Leurs mines déconfites laissent présager que les nouvelles ne sont guère réjouissantes.

— Alors ? demande monsieur Verbeeck, pendant que la grand-mère entraîne sa fille et les enfants en direction de la cuisine, d'où se dégage un merveilleux parfum de viande mijotée.

— On ne sait toujours pas où est passé Bernard, répond le grand-père. Deux jours qu'il n'a pas donné signe de vie ! Yolande a déposé plainte à la gendarmerie pour disparition inquiétante. Ils l'ont accompagnée à la ferme pour constater son absence. Sans doute qu'elle leur a raconté tout ce qu'elle savait et ils sont repartis... Rien de plus ! Mais ne restons pas dehors, il fait trop froid.

Les hommes et les enfants s'installent à table, pendant que les femmes s'affairent en cuisine.

Après avoir servi des bières fraîches, le grand-père reprend ses explications.

— Ce matin, les gendarmes sont passés en coup de vent, pour nous interroger.

— Ils prennent l'affaire au sérieux, alors ! répond le gendre intrigué. Racontez-moi !

— Hier, je suis monté à la ferme avec Yolande pour me rendre compte de la situation. La bâtisse était bel et bien déserte !

— N'aurait-il pas pu partir sans avertir sa fille ? Chez des amis peut-être ?

— Le vieux ne quittait les lieux que pour faire des courses au village et vu son âge avancé, Yolande l'accompagnait à chaque fois. Il habitait seul depuis le décès de sa femme.

— Quelqu'un serait venu le chercher et vous n'auriez rien remarqué ?

— Il n'a guère de relations, tu sais ! De toute façon, pour se rendre à sa ferme, à deux cents mètres d'ici, on doit obligatoirement passer devant chez nous.

— Et je suppose que vous n'avez rien vu ! Je comprends votre inquiétude...

— Une fois entrés dans la pièce principale, nous avons été frappés par le froid qui y régnait. Il n'y avait plus qu'un tas de cendres froides dans la cheminée. Normalement, en se levant, Bernard aurait dû faire du feu. Son lit n'était pas défait malgré ses vêtements soigneusement pliés sur le dossier d'une chaise.

— Ce qui tend à prouver qu'il a revêtu son pyjama mais qu'il ne s'est jamais couché, ou bien qu'il a quitté son domicile en pyjama, ce qui est encore plus incroyable par un temps pareil !

— Je ne te le fais pas dire ! D'autant plus que la porte de la grange où dormaient les moutons était grande ouverte ! Et connaissant l'amour du vieux Bernard pour ses animaux un pareil oubli est quasiment impossible. Mais le plus étrange, je te le montrerai après le repas...

— On pourra venir ? demandent en chœur Chloé et Théo qui n'ont pas perdu une miette de la conversation.

— Non les jeunes ! La moindre bêtise pourrait avoir des conséquences catastrophiques. Le risque de détruire d'éventuels indices est beaucoup trop grand.

— Nous ne sommes plus des enfants ! râle Chloé.

Son père la foudroie d'un regard suffisamment noir pour la réduire au silence...

Après le repas, pendant que les hommes s'engagent dans l'allée déneigée en direction de la ferme du père Lenoir, Chloé fait un signe à son frère, afin qu'il la suive.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il.

— On va au grenier.

— Pourquoi faire ?

— Il y a des jumelles, dans un carton, là-haut. On va pouvoir tout observer, comme si on y était !

Pendant ce temps, monsieur Verbeeck et son beau-père arrivent devant la ferme.

— Voilà ce que je voulais te montrer, dit ce dernier en montrant le sol. Il n'y avait aucune trace de pas dans la neige, sauf entre la porte de la ferme et la grange. Après être allé chez Bernard pour vérifier si tout allait bien, il a neigé pendant deux bonnes heures. Lorsque Yolande est venue me chercher, le lendemain matin, l'allée était vierge de toute empreinte. Alors ? Par où le père Lenoir est-il parti ? Mystère...

— Avez-vous regardé partout ? N'y avait-il pas de trace autour de la maison ou vers la forêt ?

— Rien ! Tu peux le constater toi-même.

Installés devant la lucarne du grenier, les jumeaux observent la ferme.

— T'as vu cette trace sur le toit ? remarque Théo.

— Fais voir, répond Chloé en lui empruntant les jumelles. On dirait que quelque chose de super gros a glissé du toit jusqu'à la gouttière. Je te parie qu'ils ne peuvent pas le voir d'en bas. Il faudra le dire en ...

— Oh ! Regarde, la coupe son frère, il y a quelque chose qui bouge en lisière de forêt, juste derrière la ferme. Qu'est-ce que c'est ? Un animal ?

— Non, on dirait un homme, dit-elle en braquant les jumelles dans cette direction, mais ce n'est pas facile de le voir avec le soleil juste en face.

— C'est peut-être le vieux !

— Non, Bernard a de grosses moustaches, pas celui-là. Zut ! Il a tourné la tête vers nous, on dirait qu'il nous a repérés. Il vient de disparaître à nouveau. Il faudra le

signaler à papy tout à l'heure.

— Tiens ! Ils sont justement, en train de revenir.

Quelques minutes plus tard dans le salon, Chloé et Théo expliquent ce qu'ils ont vu.

— Il s'agit certainement de Grégoire, dit le grand-père. C'est un ermite qui vit un peu plus loin dans la forêt. Généralement, il ne sort pas de chez lui. C'est étrange, que pouvait-il bien faire là ?